

Univesité Larbi Ben M'Hidi Oum elboughi

Département de français

Dr. Bakhouche Chahrazed

Cours Étude de texte de civilisation

P

3 LMD

Charles BAUDELAIRE

1821 – 1867

Recueillement

Sois sage, ô ma Douleur, et tiens-toi plus tranquille.
Tu réclamaï le Soir ; il descend ; le voici :
Une atmosphère obscure enveloppe la ville,
Aux uns portant la paix, aux autres le souci.
Pendant que des mortels la multitude vile,
Sous le fouet du Plaisir, ce bourreau sans merci,
Va cueillir des remords dans la fête servile,
Ma douleur, donne-moi la main ; viens par ici,
Loin d'eux. Vois se pencher les défuntes Années,
Sur les balcons du ciel, en robes surannées ;
Surgir du fond des eaux le Regret souriant ;
Le Soleil moribond s'endormir sous une arche,
Et, comme un long linceul traînant à l'Orient,
Entends, ma chère, entends la douce Nuit qui marche.

Introduction

La vie de Baudelaire fut une méditation de sa douleur- il en a dit souvent les cruautés- mais quand il faisait un retour profond sur lui-même, dans le silence et la solitude, quand il songeait à ses pêchés, à ses Voluptés au goût amer, à ses vains élans vers la pureté, elle lui apparaissait comme revêtue d'une sorte de dignité, car il y trouvait le témoignage d'une conscience lucide et vigilante au sein même de ses égarements. Dans ce sonnet, il s'adresse à elle comme à un être humain, il en fait une compagne et une confidente. Il l'entraîne loin des plaisirs impurs, et, seuls avec elle, voit s'éveiller les souvenirs, tandis que descend la grande pais nocturne.

Situation du passage

Le sonnet : malgré la solennité de l'interjection ô, qui introduit le personnage allégorique, le poète s'adresse à sa Douleur sur un ton familier, comme on calme un enfant tyrannique, sois sage... Tiens-toi plus tranquille, ou un malade dont on a satisfait le caprice : Tu réclamaï le soir ; il descend ; le voici. Dans ces deux vers, les

signes de ponctuation mettent en relief chacun des accents et soulignent la lenteur paisible du rythme ; on songe au geste de la main qui apaise, aux mouvements d'un souffle qui reprend sa régularité ; assez de cris de désespoir et de révolte : la solitude du soir se prête à un recueillement plus digne et moins stérile. Les deux vers suivants sont, à dessein, en demi-teinte : le poète crée une impression de brouillard avec des mots vagues (atmosphère, enveloppe) et témoignage d'une discrète pitié pour ses semblables.

Mais le soir qui invite au recueillement préside aussi dans la grande ville à la frénésie des fêtes impures- Les voici, ces mortels qui cherchent dans les jouissances l'oubli de leur condition mortelle : décevante entreprise ; le plaisir est un bourreau qui les fouette constamment de ses exigences renouvelées ; ils s'avilissent en vain et les remords sont leur seule moisson, Baudelaire connaît bien ces états troubles où la volonté vaincue par les désirs renonce à suivre les ordres de la conscience alarmée. Le rythme des trois premiers vers du second quatrain, que ne vient couper aucune ponctuation importante, donne bien l'impression d'un entraînement implacable et insensé. Au contraire, le vers suivant évoque, avec ses coupes analogues à celles du début, un éloignement concerté ; pour la deuxième fois, le poète apostrophe sa douleur, lui parle, lui donne la main, comme à un être familier et cher, l'entraîne. Et le rejet loin d'eux, qui enchaîne brutalement le premier tercet au second quatrain selon un usage peu courant dans un sonnet, marque l'horreur du poète pour les déplorables agitations de cette foule vulgaire, son goût pour une solitude reposante et féconde. Seul avec sa noble compagne, quels spectacles va-t-il donc lui offrir ? Les yeux fermés aux impuretés du présent, il projette sur l'écran de cette nuit les images du passé.

Dans le ciel noir se profilent les années défuntées, penchées comme des femmes sur des balcons de rêve ; et leurs robes d'autrefois ont le charme des souvenirs lointains. Du fleuve, aux pieds du poète, surgit le fantôme du regret : il sourit, alors que le plaisir ricanerait plutôt ; est-ce parce qu'il s'attache à d'anciennes joies ? L'alliance des mots, en tout cas, correspond à l'inspiration d'ensemble du poème. Il y a dans ces deux images, que le rythme détaille et met en relief, une sorte de distinction harmonieuse, qui contraste avec la vulgarité de la fête.

Ainsi l'obscurité se peuple de créatures nées de la méditation du poète. A ces formes viennent se mêler, dans une vision indécise, des éléments du paysage. A l'Orient, l'ombre semble traîner encore ; mais elle s'allonge : l'image du linceul, qui évoque le poète et la poésie- Spleen et Idéal débute par une dizaine de pièces sur la condition du poète et la mission de la poésie. Dans Bénédiction, le poète nous est présenté comme un déshérité, « étranger » parmi les hommes et torturé par la foule qui ne le comprend pas. Pourtant, à la différence du Moïse de Vigny, Baudelaire accepte cette infortune : « Soyez béni, mon Dieu, qui donnez la souffrance comme un divin remède à nos impuretés ». c'est que « La douleur est la noblesse unique », la rançon contre laquelle Dieu permet à l'artiste d'accéder au monde supérieur de la Beauté, reflet de la perfection divine. Dans notre univers déchu, en proie au Spleen, où l'âme est engluée dans le péché et soumise à l'attraction infernale, le poète est celui dont l'esprit ne se plaît que dans les hautes sphères de l'idéal. Il pénètre dans le domaine mystérieux des correspondances entre le matériel et le spirituel : ses intuitions lui permettent de comprendre les secrets de la nature et d'atteindre à une connaissance de l'au-delà divin. Il a ainsi la révélation d'un monde supérieur qui échappe à la prise surnoise du spleen.

Conclusion

L'art nous procure donc le pressentiment de « ces joies divines et enivrantes qu'à travers la poésie ou à travers la musique nous ne faisons qu'entrevoir par échappées rapides et confuses. » Cette évasion hors du réel guérit le poète de son spleen et il s'efforce à son tour de communiquer aux autres hommes la vision extatique du Beau. Mais à ces élans vers l'Idéal viennent s'opposer les obstacles du réel : la maladie (la muse malade), la pauvreté qui contraind le poète à avilir son art (la muse vénale), l'oisiveté qui stérilise l'inspiration. (le mauvais moine), le temps, cet ennemi qui « mange la vie » (l'ennemi), le Guignon qui étouffe les oeuvres dans l'oubli, et surtout les tortures de l'artiste toujours insatisfait de son oeuvre : « Pour piquer dans le but, de mystique nature, combien, ô mon carquois, perdre de javelots ! » (La mort des artistes).